

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

Le roman
insupportable

L'Internationale littéraire
et la France
(1920-1932)

par

JEAN-PIERRE MOREL

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des Idées

JEAN-PIERRE MOREL

LE ROMAN
INSUPPORTABLE

*L'Internationale littéraire
et la France
(1920-1932)*

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1985.*

Extrait de la publication

Regardez maintenant à gauche, les premiers violons, et faites-leur signe de telle sorte que chacun d'eux pense que vous l'avez reconnu personnellement. Il n'y a ici que des célébrités mondiales.

MIKHAÏL BOULGAKOV
Le Maître et Marguerite

Créer une organisation qui englobât la planète n'était pas une mince entreprise. On se livrait à un échange intense de lettres et même de télégrammes... Des adhésions arrivaient du Pérou, du Danemark et de l'Hindoustan. Un Bolivien signala que sa patrie manquait de tout accès à la mer et que cette regrettable carence devait faire l'objet d'un des premiers débats.

BORGES
Le Congrès

AVANT-PROPOS

Le désir de vérité ne se sépare pas de la volonté d'une société libre.

(Devise de la revue *Libre*,
1977-1980)

Qu'il ait existé, entre 1920 et 1935, en marge de la Troisième Internationale, mais avec l'appui de celle-ci, une Internationale des Écrivains révolutionnaires qui, de simple groupe de rencontre qu'elle était au début, avait fini par devenir une petite organisation copiant la grande, avec son personnel à elle (qui rappelle celui de l'Hôtel Occidental, chez Kafka), sa propre presse, et ses filiales dans de nombreux pays; que cette « Internationale littéraire » (sans précédent dans l'histoire) ait cru, dès le départ, que sa vocation était d'encourager partout la naissance d'une littérature « prolétarienne » et qu'une formidable équivoque ait grevé son programme, dès lors qu'en URSS « prolétarienne » voulait dire « militante »; enfin, qu'après une longue période de malentendus, la doctrine et les méthodes de cette organisation aient, à force de tensions, de dissensions et de conflits, provoqué l'éclatement du « camp », ou du « parti », révolutionnaire qui s'était formé dans la vie littéraire française, et que l'Internationale aurait normalement dû aider et renforcer, tels sont quelques-uns des grands faits que ce livre voudrait d'abord rappeler.

Pourquoi? Aucun auteur ne peut entièrement justifier ses partis pris; il peut au moins énoncer ses hypothèses de départ. La première a été, et demeure, que seule une perspective internationale et la connaissance des sources étrangères – notamment russes – permettent aujourd'hui de faire avancer l'étude

des rapports entre les intellectuels et écrivains français et l'Union soviétique dans les années vingt, d'éclairer la naissance de l'« esthétique marxiste » officielle et d'analyser les relations qui ont pu se nouer, chez certains écrivains, entre l'écriture et la question de la Révolution. Or, dans beaucoup de travaux disponibles en France jusqu'à présent, cette perspective et cette connaissance font défaut : soit qu'on cherche à dénier la dimension internationale du fait communiste (notamment dans l'historiographie inspirée par le PCF ¹), soit qu'on l'intègre, mais comme une toile peinte à grands traits dans le fond du décor, soit qu'on la morcelle en l'abordant au travers de quelques acteurs privilégiés (Aragon ou Nizan, par exemple) ou de quelques épisodes précis et en nombre limité : l'enquête de *Monde* sur la littérature prolétarienne en 1929, le congrès de Kharkov en 1930, ou la fondation tumultueuse, en 1932, de l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires, section française de l'Internationale littéraire. Faute d'une perspective plus ample, ces faits, dans lesquels l'influence de l'organisation internationale apparaît grandissante, restent d'ailleurs mal reliés et finalement mal expliqués, pris entre de vieilles versions souvent rabâchées et des conjectures plus modernes, mais dont l'ingéniosité confine parfois au rocambolesque.

Toutefois, bien qu'elles restent fragmentaires, ces approches ont le mérite d'être critiques. C'est le contraire avec les travaux menés dans des pays comme l'URSS ou l'Allemagne de l'Est : la synthèse y est en honneur, mais inséparable de l'apologétique et de la propagande. Leur tradition est plus ancienne, leur perspective nettement plus internationaliste, et leur documentation incomparablement plus riche qu'en France : par malheur, et surtout dès qu'elle effleure les rapports des partis communistes russe et allemand avec la vie littéraire, leur analyse est entachée de réticences, de faux-fuyants, voire de défauts plus graves (omissions, camouflages, inventions), qui ôtent beaucoup de crédibilité à l'entreprise; d'agressives polémiques contre les chercheurs occidentaux tentent de faire oublier ces tares en les projetant sur un adversaire extérieur ².

1. Cf. S. Courtois, « Où en est l'histoire du PCF? », *Le Débat*, 31, sept. 1984, p. 151-159.

2. Exemple : le précis de réfutation de la « soviétologie américaine », composé par A. Belyaev (n° 135 de notre bibliographie), spécialement traduit en anglais par les soins de l'éditeur soviétique, le tout à une date aussi récente que 1978.

Je tente donc de faire un récit qui non seulement adopte une perspective internationale et s'y tienne, mais qui sauvegarde, ou rétablisse, les vérités de fait, les « vérités modestes » (Hannah Arendt), souvent ignorées, quelquefois négligées et malmenées. On peut chercher le nouveau à tout prix, mais, dans le cas présent, il y a suffisamment d'acteurs oubliés à citer, de réunions internationales à analyser, de versions concurrentes d'un même fait à confronter et à interpréter, pour que l'ambition de ne rien avancer qu'on ne puisse prouver fasse, à elle seule, l'effet d'une nouveauté. C'est pourquoi ce travail se fonde avant tout sur une documentation en plusieurs langues, puisée principalement dans la presse de l'Internationale littéraire et du mouvement littéraire prolétarien russe, ainsi que dans les quelques fonds d'archives auxquels j'ai pu avoir accès. Beaucoup de ces documents sont inédits en France. Cependant, comme les notes et la bibliographie l'attestent, je tiens compte aussi de l'information, souvent fort précieuse, qu'ont apportée les chercheurs occidentaux, et je confronte constamment mes conclusions à celles qu'ils ont pu formuler. Comme à la plupart d'entre eux, c'est le probable, davantage que le nouveau, qui m'a paru l'objectif à atteindre.

S'il est vraiment possible, un tel récit ne doit pas seulement « replacer » dans un cadre déjà connu des éléments qui n'y figuraient pas encore, mais modifier les perspectives traditionnelles, et surtout remettre en question — seconde hypothèse — le temps et l'espace auxquels nous renvoient les histoires falsifiées ou paresseuses.

Le temps? On privilégie souvent les années trente comme si les grands débats sur « littérature et révolution » ou « socialisme et littérature » ne commençaient qu'avec elles : Premier Congrès des Écrivains soviétiques (1934); congrès de Paris (1935) et de Madrid (1937) pour la Défense de la Culture; période, en France, de la revue *Commune* et du Front populaire; et discussion des écrivains allemands en exil à propos de l'expressionnisme (1936-1937), parfois improprement appelée « débat Brecht-Lukàcs ». Mais, au regard de ces grandes joutes souvent biaisées et de ces proclamations souvent académiques, ce qui se passe, dans les années vingt, avec beaucoup moins de battage, ne pèse-t-il pas d'un autre poids? Qu'on regarde, pour en juger, les transformations de la vie littéraire auxquelles,

en URSS et à l'étranger, l'« Internationale littéraire » a prêté main-forte.

L'espace? Apparemment, l'idéologie totalitaire de la littérature (le « réalisme socialiste »), devenue officielle en URSS en 1934, s'est diffusée d'un centre – Moscou – vers la périphérie. Mais si les voies lui ont été largement frayées, comme je le pense, au cours de la décennie précédente, n'était-ce pas selon un dessin plus compliqué? Dans la façon dont cette idéologie a circonscrit son terrain, tracé ses lignes de force et révélé ses points névralgiques, les sections étrangères n'ont-elles été que les relais de l'Internationale littéraire ou ont-elles agi comme des foyers d'initiative dotés d'une relative autonomie? Le principal facteur d'uniformité, dans ce mouvement, était-ce vraiment une doctrine d'importation russe, ou bien une mentalité spéciale, capable d'être « réinventée » partout?

Du coup, reconstituer l'« influence » qu'un des partenaires en présence a pu avoir sur l'autre n'est qu'une partie de la tâche, et parler d'« interaction » ne suffit pas non plus : ce qu'il faut au moins esquisser, c'est le réseau des questions que l'Internationale littéraire a soulevées avant de s'y voir prise elle-même, – questions que l'on retrouve aussi bien dans les sections étrangères qu'au centre, avec toutefois de significatifs déplacements d'accent. Je suppose donc, au départ, que la « question française » n'est pas seulement le prétexte qu'une organisation étrangère a utilisé pour s'immiscer dans la vie littéraire parisienne : elle sert aussi de révélateur, de pierre de touche, à cette organisation elle-même; la façon dont celle-ci la pose, la formule, la retourne, et tente de la traiter suggère qu'elle est une question non seulement française, mais russe, allemande, etc. – à défaut de laquelle, d'ailleurs, cette Internationale aurait été privée de tout ressort.

Que cette question – ou ce réseau de questions – puisse être éclairée en partant principalement (sinon exclusivement) des débats et conflits *littéraires*, c'est ma troisième hypothèse et mon principal pari. Car, s'il est difficile de réunir une information probante et de « rouvrir un temps et un espace inédits » (selon l'expression de Claude Lefort), il l'est plus encore de vaincre l'idée que toute cette histoire n'intéresse que très secondairement la littérature; qu'elle doit être versée en priorité au dossier des rapports entre les intellectuels, le communisme et

la culture dans les années vingt et trente; et qu'elle n'apporte, sur les rapports entre art et politique, aucune autre lumière que celle qu'on trouve dans les doctrines de « l'engagement » ou d'un marxisme sclérosé.

Afin d'éclairer autrement les choses, et notamment de tenir compte de la spécificité du phénomène totalitaire, je tente une reconstitution sur trois scènes distinctes, mais non séparées, entre lesquelles le récit va constamment se mouvoir. La première est l'histoire de l'Internationale littéraire dans ses rapports avec la France, de sa formation par étapes discontinues (1920, 1924, 1927) à sa période d'essor (1928-1932), les questions principales se nouant autour de celle-ci : comment implanter en France, avec quels hommes et sur quel programme, une section de cette Internationale? (La réponse a demandé dix ans.)

Parallèlement, je m'efforce de retracer les principaux débats sur la notion de « littérature prolétarienne »; l'importance prise par cette « minable pseudo-idéette » alors à la mode, pour parler comme l'écrivain polonais Stanislas Witkiewicz, ne s'explique que si l'on en distingue bien les diverses acceptions, parfois mélangées et parfois concurrentes, et qu'on essaie de tirer au clair les relations privilégiées qu'elle a eues très tôt avec des courants littéraires tels que le naturalisme et le réalisme.

J'insiste enfin sur les controverses qu'ont provoquées les romanciers et auteurs de nouvelles qui mettaient au service d'« un art d'inspiration révolutionnaire » (comme disait alors Léon Bazalgette) – ou apparemment révolutionnaire – les ressources d'une écriture moderne : Pilniak, Babel, Ehrenbourg, Malraux et Dos Passos notamment. En étudiant les diverses réactions de l'Internationale littéraire à leur égard – ainsi qu'à l'égard de certains de leurs « modèles » (Joyce) –, je voudrais montrer qu'on a trop simplifié ce conflit, en le présentant comme celui du passéisme et de la modernité, et essayer de faire entrevoir d'autres enjeux.

Aucune de ces trois scènes ne détient en profondeur la vérité de ce qui se passe sur les deux autres : le déroulement du récit doit cependant tenir compte de leur présence à toutes les trois, et des différences entre elles. Il faut se garder en effet de présenter les choses comme si leur cours avait été continu et inexorable. Ce que Michelet disait des débats qui ont divisé la Convention pendant le procès de Louis XVI me paraît devoir aussi s'appliquer ici :

Ce serait à tort, néanmoins, ce serait aux dépens de la vérité, que l'histoire voudrait essayer de systématiser ces discussions décousues; elle doit les suivre pas à pas, se laisser mener par elles, sans vouloir être plus sage ¹.

« Se laisser mener par elles » veut dire non pas qu'on s'abstiendra de déchiffrer la logique qui était à l'œuvre dans ces débats, mais qu'on refusera de la sacrifier à un « arrangement rétrospectif » (pour reprendre dans *Ulysse* une expression dont Joyce usait avec ironie), qui ne vaudrait pas mieux que celui des versions néo-staliniennes. « Les suivre pas à pas » ne veut pas dire non plus qu'on doive perdre de vue les principales questions qui divisent toujours les interprètes : le réalisme socialiste était-il fondé à se présenter comme « l'héritier » des meilleures traditions du XIX^e siècle? N'a-t-il pas, au contraire, étouffé l'alliance exceptionnelle qu'avaient, pour un temps, nouée l'inspiration révolutionnaire et la littérature la plus moderne? L'idée de cette « alliance », à son tour, n'est-elle pas un leurre et tout dans la Révolution, « modernisme » aussi bien que « réalisme », ne conduisait-il pas fatalement à l'asservissement de l'esprit?

Ces questions vont se retrouver souvent, explicitement ou non, dans ce livre et l'on tentera, à la fin, d'y apporter une réponse. Pourtant, l'important sera moins de les trancher à tout prix (et comme si elles s'étaient présentées aux acteurs de l'époque avec la clarté, du reste relative, qu'elles ont aujourd'hui) que d'étudier comment, en fonction d'elles (mais pas toujours explicitement, loin de là), les rôles principaux se sont répartis dans l'Internationale littéraire et comment, pour les tenir, des acteurs ont surgi qui, à leur tour, ont modifié, déplacé ou transformé ces rôles. On tentera aussi de montrer, à chaque étape, les forces et les personnalités qui, du dedans ou du dehors du mouvement, ont freiné, contrarié ou combattu la tendance principale de celui-ci, et sans lesquelles cette reconstitution resterait non seulement incomplète mais incompréhensible. Et l'on essaiera de respecter la part d'indétermination que cette histoire recèle, et dont — tout comme la nôtre, celle qui se fait à présent — elle ne sera jamais tout à fait délivrée.

1. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, IX, 9, Gallimard, Pléiade, 1952, t. II, p. 126.

*

Le travail de recherche qui a conduit à ce livre s'est fait dans le cadre d'un doctorat d'État en littérature comparée; je tiens à remercier M. Charles Dédéyan, mon directeur, ainsi que les professeurs Michel Aucouturier, Denis Bablet, Jacques Body, Jean Bonamour, Pierre Brunel, Michel Cadot, Yves Chevrel et Jean Pérus, de l'aide qu'ils m'ont fournie et du soutien qu'ils m'ont apporté; je suis reconnaissant à Claude Lefort, directeur d'études à l'EHESS, de l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à mon travail; je dois dire aussi ma gratitude à la direction du CNRS, à l'Université de Tours, à l'équipe « Théâtre années vingt » du GR 27 du CNRS et au personnel de plusieurs bibliothèques et instituts de recherche; notamment la Bibliothèque nationale, la Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine (Nanterre), la bibliothèque de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, celle du centre d'Études et de recherches marxistes (Institut Maurice-Thorez), à laquelle Pierre Juquin, ancien député de l'Essonne, m'a permis d'avoir accès, la Bibliothèque Lénine et les archives de l'Institut Maxime Gorki pour l'étude de la Littérature mondiale à Moscou, et la Bibliothèque slave de l'Université de Prague.

J'ai profité aussi des encouragements, conseils ou remarques de M^{mes} Claudine Amiard, Marguerite Bonnet, Christine Hamon, Béatrice Picon-Vallin, Nicole Racine, Jutta Scherrer, Agnès Sola; et de MM. Jean-Claude Coquet, Bernard Dort, Éfim Etkind, Roger Fayolle, Jan O. Fischer (Prague), Jean-Marie Goulemot, Philippe Ivernel, Jean Jourdheuil, Alfred Klein (Leipzig), Volker Klotz (Stuttgart), Claude Mouchard, Maurice Nadeau, Pierre Pachet, J.-B. Pontalis, Jean Relinger, Lionel Richard, Tzvetan Todorov et Stéphane Courtois; venant d'eux tous, même de simples marques d'intérêt, témoignées lors d'un colloque ou d'un entretien, m'ont été précieuses. Enfin, je dois remercier, pour leur amitié, nombre de collègues et d'étudiants, et tout particulièrement Barthélémy et Chantal Fortineau, Jean-Louis Backès, Yoram et Mazal Bar-David, Philippe Boucher, Claude et Dominique Désirat, Anne et Paul Kingsley, Jean-Claude Liéber, Jean-Pierre Lunghi, Hans-Jürgen Lüsebrink, Gérard Maillat, Béatrice Mérat, Jacques et Catherine Nunez-

Teodoro, Jean-Pierre et Marie-Christine Peter, Jean-François et Juliette Peyret, Pierre Gault et Martine Robert.

Je remercie M. Robert Gallimard d'avoir veillé à l'édition de ce texte, dont la présente version doit beaucoup à la patience et aux encouragements de J.-B. Pontalis. Je tiens enfin à évoquer avec gratitude la mémoire d'Aragon et de Louis Guilloux qui, il y a bien des années déjà, avaient accepté de s'entretenir avec moi de la période évoquée ici, dont ils avaient été d'importants acteurs.

ABRÉVIATIONS

Les titres russes sont transcrits, dans le texte et dans les notes, en suivant les règles de translittération recommandées par l'OIN. Il était cependant impossible, pour des raisons de lisibilité, de transcrire ainsi les noms propres : on a donc respecté la graphie dont l'usage s'est à peu près imposé en français.

Les principaux sigles en usage *dans le texte* sont les suivants :

- AEAR : Association des Écrivains et Artistes révolutionnaires (fondée en mars 1932).
BILP : Bureau international de la littérature prolétarienne (1924-1927).
LEF : Front gauche des Arts (1923-1925).
MAPP : Association des Écrivains prolétariens de Moscou (à partir de 1923).
RAPP : Association des Écrivains prolétariens de Russie (à partir de 1923, appellation officielle à partir de 1928).
UIER : Union internationale des Écrivains révolutionnaires (nov. 1930-1935).
VAPP : Association panunioniste des Écrivains prolétariens (1921-1928).
VOAPP : Union des Associations d'Écrivains prolétariens de toute l'Union (1928-1932).

Les principaux sigles employés *dans les notes* sont les suivants :

- ABP (12) : *Aktionen, Bekenntnisse, Perspektiven* (Actions, déclarations, perspectives) [Berlin, 1966].
AP (6) : « Proletkult. Littérature prolétarienne. Russie-URSS 1905-1934 », *Action poétique*, n° 59, Paris, 1974.
DSL P (4) : *Dokumente zur sowjetischen Literaturpolitik 1917-1932*. (Documents sur la politique littéraire soviétique 1917-1932) [Munich, 1972].
IRSL, (128) : *Istorija russkoj sovetskoj literatury*, t. I et II (Histoire de la littérature russe soviétique) [Moscou, 1967].

- IMLI* : Département des manuscrits de l'Institut Gorki pour l'étude de la littérature mondiale, Moscou [inédits].
- LG* : *Literaturnaja gazeta* (La Gazette littéraire), journal russe.
- Lit MR* : *Literatura mirovoj revoljucii* (Littérature de la Révolution mondiale), revue russe (1931-1932).
- LRM* : *Littérature de la Révolution mondiale*, revue russe en français (1931).
- MORP* (1) : *Meždunarodnoe ob'edinenie...* (Histoire de l'Union internationale des Écrivains révolutionnaires) [Moscou, 1969].
- NLP* : *Na literaturnom postu* (La Sentinelle littéraire), revue russe (1926-1932).
- RF* (9) : *Die rote Fahne* (Le Drapeau rouge) [Munich, 1973].
- SASDLR* : *Le Surréalisme au service de la Révolution* (1930-1933).
- VIL* : *Vestnik inostrannoï literatury* (Le Courrier de la Littérature étrangère), revue russe (1928-1930).
- ZT* : *Zur Tradition der sozialistischen Literatur in Deutschland* (Documents sur la tradition de la littérature socialiste en Allemagne) [Berlin-Weimar, 1967].

Les numéros entre parenthèses renvoient à la bibliographie.

